

LES THÈSES CHINOISES...

«Controverser les thèses chinoises actuelles, c'est retarder la révolution». Voilà la seule explication donnée par certains propagandistes plus ou moins marxistes (on ne sait plus lesquels le sont et lesquels ne le sont plus, le marxisme, comme l'Évangile, s'adapte à tous). Aussi devons-nous poser la question: «Quelle révolution désirent ces militants, la Chine ne pouvant être montrée en exemple?». Ceux-là nous disent encore: «Les masses doivent croire à quelque chose, à quelqu'un, autrement elles ne marchent pas». Voilà la grande excuse donnée, les grands mots lâchés. Mais derrière cette formule, il existe un secret désir, c'est qu'une fois leur révolution faite (la leur), les habitudes étant prises, la masse n'aura qu'à continuer à croire, à obéir, à subir, sans discuter l'autorité du Parti installé à la tête de l'État. Ce Parti étant représenté au sommet par une poignée d'individus, ex-dirigeants de la Révolution, qui se disputeront bien de temps en temps entre eux, mais ne se tromperont jamais. La technocratie prenant la relève de l'autorité première continuera à faire subir aux masses son dirigisme outrancier, ce qui fait que, une fois de plus, le peuple aura été trompé.

Il y a peu de temps encore, pour beaucoup d'ouvriers, l'avenir ne pouvait être vu qu'à travers Staline. Depuis, ce mythe s'est effondré: la nécessité de la construction de la puissante Russie pouvait se passer de la terreur, cela, les plus crédules des militants l'ont compris. Les Russes donnent des excuses à leur terrorisme totalitaire; l'effondrement économique après la Révolution, les interventions étrangères contre le régime, tout cela était vrai. Aujourd'hui, le mythe chinois cherche à venir en remplacement. Cependant nous savons tous que l'émancipation totale des êtres humains ne pourra jamais venir que d'eux-mêmes, pourquoi commencer par les mystifier?

Les travailleurs aujourd'hui se méfient de toute propagande révolutionnaire d'où qu'elle vienne, et les communistes chinois ne pouvant guère donner d'excuse à leur despotisme, leurs thèses révolutionnaires n'ont guère de chances d'être approuvées par la masse des Français.

Aujourd'hui en Chine, comme auparavant en Russie, le peuple est en train de payer le développement économique accéléré à n'importe quel prix, par la dictature du Parti. Le touriste ne voit que ce qu'il lui est montré, rarement ce qui se cache derrière la façade vernie du socialisme chinois. Pour les théoriciens du régime, on va vers le Paradis. La vie privée n'a plus de problème, même l'amour! Simone de Beauvoir nous dit que c'est en Chine que l'aliénation de la femme a disparu. L'ordre est liberté, tout est harmonie.

Cependant, rappelons-nous la période récente des «cent fleurs». Durant quelques semaines, le Parti suscita les critiques «pour voir et comprendre si l'on pouvait faire mieux», et ce qui devait arriver arriva: arrestations et massacres en masse. La fin de la lettre du professeur Yang-Shih-chan adressée à Mao le 17 mai 1957 en fait foi:

«Nous avons appliqué des méthodes de châtiment pour les intellectuels que des paysans auraient refusé d'appliquer à leurs exploiteurs féodaux et les ouvriers à leurs employeurs capitalistes. Durant la campagne de réforme sociale, d'innombrables intellectuels ne pouvant supporter les tortures de l'esprit et les humiliations auxquelles ils étaient exposés pendant cette lutte, s'étaient donné la mort en sautant du haut des immeubles, en se jetant dans les fleuves, en prenant du poison, en se coupant la gorge, etc... Pas de quartier pour les vieillards, pas de pardon pour les femmes enceintes... En comparant notre forme de massacre à celle des fascistes d'Auschwitz, cette dernière semble plus grossière et plus puérile, mais en fin de compte plus prompte et plus bienveillante. Si, comme on dit, le «camarade» Staline n'a pas échappé au jugement de l'Histoire pour les crimes commis contre ses camarades, j'estime que notre Parti, lui aussi, devra être condamné pour le massacre de tant d'intellectuels qui pourtant s'étaient déjà soumis. Le massacre des intellectuels par notre Parti et l'enterrement massif de «lettrés» vivants par le tyran Ch'in Shih-huang demeuront comme deux stigmates indélébiles dans l'histoire de la Chine».

Relisons aussi ce qu'a déclaré, lors d'un débat organisé le 10 juin 1957, Chang Po-cheng, professeur d'école normale, dirigeant de la section propagande de la *Ligue des jeunes communistes*:

« Il n'y a pas eu de démocratie socialiste dans les années qui suivirent la libération. Ce qui subsiste de la démocratie n'est que pure forme, et pas même la pseudodémocratie des pays capitalistes».

Le régime de Pékin est nationaliste et dépasse à ce point de vue celui de Formose, l'annexion du Tibet en est un exemple. Il est nationaliste-socialiste ou communiste, et utilise pour cela tous les moyens à sa disposition, même ceux des Chinois «capitalistes» installés dans divers pays. Chou En-lai a déjà affirmé le plus cyniquement du monde, qu'une fois devenue grande puissance, les lauriers ne seraient pas partagés. Mao est un chef d'armée, qui a gagné des batailles militaires. Par lui, l'armée fut l'élément moteur du Parti et de l'État. Un titre de maréchal suprême a été créé à son intention. Il existe dix maréchaux en Chine. D'anciens chefs d'armées de Tchang Kai-chek occupent de hautes fonctions dans des organisations communistes ou dans l'armée populaire.

La politique chinoise est pleine de finesse et de rouerie. Voici le programme définitif annoncé de Mao Tsé-toung:

«La dictature démocratique populaire de la Chine est le pouvoir d'État du front uni de la classe ouvrière, de la paysannerie, de la petite bourgeoisie, de la bourgeoisie nationale et des autres éléments démocratiques de Chine».

Quelle duplicité dans les actes et les paroles.

Le but final que cherchent les révolutionnaires est l'émancipation totale de l'homme. Mais si une révolution impose une ligne de conduite si peu inspirée du but final, les politiciens à la tête du mouvement trahiront ce qui avait inspiré la révolution. L'idéalisme et la pratique révolutionnaire semblent un mystère pour les propagandistes et partisans des thèses chinoises. Le fait d'adhérer à un mouvement révolutionnaire doit déjà être en soi l'accomplissement de la révolution. Le souffle de la révolution doit être le prélude du monde nouveau. Sans cette prise de conscience individuelle qui interdit tout écart dans l'activité révolutionnaire, on ne saurait atteindre le but final *«l'émancipation totale de l'homme»*.

Hegel a exposé mieux que personne cette éthique révolutionnaire: *«Une fin ne pouvant être atteinte par un moyen que si le moyen est lui-même et par avance imprégné de la nature propre à la fin. La fin doit déjà être accomplie et réalisée dans le moyen même et celui-ci doit posséder la nature de la fin pour pouvoir l'atteindre. C'est pourquoi la fin n'est pas une réalisation à l'aide d'un moyen, mais elle est déjà réalisée dans le moyen même».*

L'échec des révolutions marxistes semble donner raison aux anarchistes qui les considèrent bien éloignées du but qu'elles se proposaient d'atteindre. Mystifier le peuple une fois de plus n'est pas nécessaire, cela est même nuisible si l'on veut sincèrement *«l'émancipation totale de l'homme»*.

Contrairement à ce que pensent les intellectuels marxistes chinois, ne pas les approuver inconditionnellement, ne pas faire chorus avec leurs propagandistes, n'est pas du tout justifier la politique réactionnaire des impérialistes ou des kroutchéviens, c'est tout simplement avoir une autre optique du chemin à parcourir vers le but à atteindre.

Gilbert LEGROS.